Revue Internationale d'Ethnologie
et de Linguistique

ANTHROPOS

Ephemeris Internationalis Ethnologica et Linguistica

•• Rivista Internazionale ••
d'Etnologia e di Linguistica

•• Revista Internacional ••
de Etnología y de Lingüística

International Review of Ethnology and Linguistics.

Internationale Zeitschrift für
Völker- und Sprachenkunde.

Band / Tom. VII ⚜ 1912.

Biblioteca Digital Curt Nimuendajú
www.etnolinguistica.org

Les Camacans[1].

Par l'abbé Etienne Ignace, Membre de l'Institut historique de Bahia et du Musée National de Rio de Janeiro.

La tribu des Camacans ou Camacães, comme disent les Portugais[2], habite le sud de l'Etat de Bahia. «Et parmi les sauvages brésiliens connus sous le nom générique de Kamacans, on distingue la tribu des Mongoyos, héritiers du caractère primitif de la race célèbre des Tapouyas[3].» Les Camacans Méniens constituent une autre branche de la grande nation qui sera l'objet de notre étude.

Aujourd'hui le plus grand nombre de ces Indiens est civilisé; on en rencontre peu à l'état sauvage.

Malgré cela, les Mongoyos sont peu connus; peu de voyageurs les ont visités. Les Capucins firent à peine autrefois quelques essais de catéchèse[4].

Il est vrai, les Pères Bénédictins de Bahia vont inaugurer sous peu à Salobro un centre de mission pour la catéchèse des Camacans et des Patachos; ce sont ces bons religieux qui pourront nous renseigner, d'ici à deux ou trois ans, sur la situation présente de ces Amérindiens. Notre but sera plutôt historique. A l'aide des données fournies par les explorateurs, nous décrirons les anciennes coutumes de ce peuple.

I° Particularités physiques.

Les Camacans sont enserrés entre les trois fleuves, Rio Pardo, Rio Ilheos et Rio de Contas. Martius, au commencement du 19e siècle évaluait leur nombre à deux mille têtes.

Comme autrefois, ils habitent dans de misérables huttes groupées en villages («rancharias»)[5]. Ils ont pour voisins les terribles Patachos, contre lesquels ils acceptent volontiers les expéditions de guerre qui leur sont confiées par les autorités du pays.

Les Ménians ou Meniengs habitent plutôt sur le Rio Belmonte.

---

[1] Bibliographie: 1° Maximilien Prince de Wied-Neuwied, Voyage au Brésil (1815, 1816, 1817), trad. de l'allemand par Eyriés, Paris, 1822, t. III, pp. 150 sq. — 2° Relation de Frei Ludovico Liorne: manuscrit de la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, publié pour la première fois à la fin de ce travail. — 3° Ferdinand Denis, Descripção historica do Brazil (édition portugaise). Lisboa, 1844, t. II, pp. 298—303. — 4° Debret, Voyage pittoresque et historique au Brésil, Paris, 1834, t. I, pp. 17 et 18. — 5° Spix und Martius, Reise in Brasilien, zweiter Theil, München, 1828, pp. 691 sq. — 6° Ignacio Accioli de Cerqueira e Silva, Dissertação historica... sobre as tribus indigenas que habitavam a provincia da Bahia, dans la «Revista do Instituto Historico de Rio de Janeiro», 1849, pp. 166 sq.

[2] «Die Nation der Camacans (von den Portugiesen bisweilen Camacães geschrieben)», Martius, p. 692.

[3] Debret, *op. cit.*, p. 17. — Cf. Martius, p. 692 «und auch mit dem Namen der Mongoioz, Mongoyós oder Monxocós bezeichnet . . .»

[4] «Alle diese Indianer waren hier durch die Bemühungen eines ehrwürdigen Geistlichen von dem Kapuzinerkloster zu Bahia, Frey Ludovico Liorne (von Livorno) versammelt, und so wie in den ersten Lehren der Kirche, im Ackerbaue unterrichtet worden.» Martius, p. 691.

[5] Martius, p. 692. — Cf. Debret, p. 17: «Les forêts du Sertão, contigües aux Minas Geraës, sont le siège principal de cette étonnante peuplade de guerriers, et les bords du Rio Piabanha servent de limites à leur territoire et aux excursions des Patachos leurs voisins.»

«Leur teint, dit DEBRET, est d'un brun jaunâtre foncé, qui n'exclut pas un physique assez généralement beau. Robustes et musclés, ils vont entièrement nus comme les Botocudos, mais ils portent la chevelure longue et tombante jusqu'aux hanches; quelques-uns cependant, dérogeant à cet usage, coupent leurs cheveux au niveau de la nuque. Non contents de n'avoir pas de barbe au menton, ils ont l'habitude de s'épiler entièrement; quelques-uns même vont jusqu'à se couper les sourcils; mais tous sans exception se peignent le corps, pour se parer pendant les jours de fête, et ne manquent jamais de faire cette toilette lorsqu'ils veulent recevoir avec cérémonie les étrangers qui les visitent[1].» Tous ces détails se trouvent aussi dans l'ouvrage du prince de WIED qui fait observer, en outre, que la taille de ces Indiens est moyenne, leurs épaules larges, et le corps robuste.

Quant aux Méniens, comme ils proviennent du croisement des Nègres avec les Camacans, leur couleur est noirâtre et leurs cheveux crépus. Race déchue, leur langage est aussi dégénéré que leurs personnes; à peine quelques vieillards parlent-ils le camacan pur[2].

Pour le tatouage, les Mongoyos se barbouillent de longues raies noires, tandisque leurs femmes portent des demi-lunes concentriques sur le sein et des lignes sur le visage.

Qu'on se représente l'habitat pittoresque des Camacans, et l'on comprendra aisément l'instinct de liberté qui les anime. Il y a, certes, dans ces parages, un reflet du véritable Eden. Remontant le cours sineux de l'incomparable Rio Pardo, on se trouve toujours entre des rives d'une végétation luxuriante, peuplées d'oiseaux de toute espèce (sabias, japùs, bemtivis, etc.). On arrive ainsi a Yacarandá où commencent à poindre les épaisses forêts, dans lesquelles on pourra rencontrer les Patachos et les Camacans. Quand on a joui d'un spectacle aussi grandiose, on est presque tenté d'abandonner la monotonie des villes pour entrer dans la compagnie de ces pauvres sauvages!

De leur liberté, les Camacans en sont très jaloux. «Et ces sentiments d'inquiète défiance, d'amour de la liberté, d'attachement au sol natal, ont toujours une telle puissance chez les plus sauvages des Mongoyos, qu'ils s'effraient d'une simple visite dans les cantons civilisés, ne séparant jamais l'idée d'hommes blancs de l'idée de tyrannie. Isolés ainsi sous leurs toits rustiques, ils frémissent encore aujourd'hui au souvenir des invasions européennes; et cette tradition de défiance et de haine transmise d'âge en âge, semble avoir puisé une nouvelle force dans les trois siècles qui l'ont nourrie. Aussi, à l'approche d'un voyageur étranger, leur premier soin est-il encore de cacher leur jeunes enfants, et surtout les enfants mâles, toujours poursuivis de la crainte héréditaire des cruautés du quinzième siècle[3].»

Cependant les Mongoyos accueillent très bien les étrangers qui viennent les voir amicalement[4]. Le *caoui* (liqueur fermentée) ne manque pas dans ces occasions, et alors, on le comprend, les Indiens dansent toute la nuit.

---

[1] DEBRET, p. 18.
[2] DEBRET, p. 18.
[3] DEBRET, p. 17.
[4] MAXIMILIEN DE WIED, p. 165.

II° Les Mœurs.

C'est surtout dans les villages que l'on peut observer avec intérêt la construction des cabanes camacanes, faites de bois et de terre, ainsi que la solidité de leurs toitures, revêtues d'écorces d'arbre. «Peu distantes les unes des autres, ces habitations sont toujours environnées d'un bocage touffu de bananiers[1].»

Les Mongoyos ont coutume de se tatouer avec du roucou, du génipape et avec une couleur brune qu'ils appellent *catua*[2]. En dehors de ce premier vêtement par trop primitif, souvent ils n'en avaient pas d'autres. Maintefois les hommes se ceignaient avec le *tacanhoba*, à l'instar des Botocudos. Le vrai nom toutefois de cet étui chez nos Camakans était *kyranayka*. Quelquefois aussi les maris se coiffaient de bonnets de plume.

Les femmes portaient le *couyhi*, ou tablier formé de minces cordelettes suspendues à un cordon servant de ceinture[3].

Aujourd'hui, les Mongoyos ont presque tous l'usage des vêtements[4], du moins à en croire Ferdinand Denis.

L'accoutrement le plus singulier est celui des chefs. Et à ce sujet laissons parler Maximilien de Wied, l'ethnographe le plus célèbre des Camacans: «Le capitam mor Yoãa da Sylva Santos, dit-il, étant arrivé dans une de leurs «aldeas», y fut reçu avec solennité. Leur chef s'était barbouillé de rouge la tête, les pieds et les avant-bras; sa tête était ornée d'un beau bonnet de plumes; il portait sur l'épaule un gros cordon de coton teint en rouge et terminé par deux glands de dents d'animaux et de sabots de tapir; ses cheveux flottaient sur son dos; il tenait à la main une longue baguette de bois rouge, sans doute de brésillet, lisse et délicatement façonnée; il s'était peint un croissant noir au-dessus et au-dessous de l'œil[5].»

Les Mongoyos ne dorment pas dans des hamacs, comme les Puris et beaucoup d'autres tribus, mais bien dans des lits grossiers préparés avec des écorces d'arbres[6].

---

[1] Debret, p. 17.

[2] Maximilien de Wied, p. 157.

[3] Maximilien de Wied, p. 160.

[4] Ferdinand Denis: «Os Camakans-Mongoyos têm adoptado, ao menos em parte, o uso dos vestidos; mas alguns ajuntão ainda esta especie de luxo aos singulares atavios, que o costume estabeleceu», p. 299. «O seu traje quotidiano (das mulheres) é uma especie de saia, industria sua, que, sem completamente lhes cobrir a nudez serve ao menos para disfarçal-a: um cinto deque pendem numerosos cordões colorados, similhantes as rêdes, que na Europa se usão para preservar os cavallos das picadas dos insectos. Este vestido lhes chega até aos joelhos e não tolhe que se vejão as pinturas com que se adornão, assim como os homens, mormente nos dias solemnes. A tinta azulada de genipa, o alaranjado do rocù não são as unicas côres de que em taes occasiões as mulheres fazem uso; da cortiça d'uma arvore, cujo nome ignoramos, ellas obtem certa tinta, de côr parda tirante a rubro a que dão nome de catua e que serve para variar as pinturas, sem as quaes uma festa seria, a seus olhos, incompleta.» pp. 299—300.

[5] *Loc. cit.*, p. 165.

[6] Maximilien de Wied, p. 159. — Cf. Ferdinand Denis, p. 300: «Os Camakans-Mongoyos não dormem em redes...; nus se estendem sobre grosseiras camas, e juntos descanção, cobertos com pedaços d'estopa, em torno d'um fogo que arde sempre na cabana.»

Quant à leurs aliments, ils se les procurent par la chasse et la pêche; et parfois ils sont assez peu délicats pour manger la viande même putréfiée. «Je trouvai, dit M. DE WIED (p. 166), dans leurs huttes, des pieds de tapir en putréfaction complète, et que pourtant ils mangeaient comme un morceau très friand; en revanche ils ne touchent pas à la chair du tatou noir (tatu verdadeiro) que les Européens recherchent beaucoup.»

Ils raffolent de miel sauvage; et ceux d'entre eux qui sont entrés dans la civilisation cultivent des plantes alimentaires, le manioc, le maïs, etc. Ils préparent le *caouï* avec du maïs ou la mandioca mâché douze heures auparavant; les grains mastiqués par les femmes sont crachés dans un vase d'argile; et la fermentation se fait dans l'eau chaude.

On *caouine* pour danser allègrement. Voici comment. L'un d'eux tient à la main un instrument fait de sabots de tapir, attachés en deux paquets à des cordons: cet objet se nomme *herenehedioca* et sert à marquer la mesure; car il rend un son très fort. On emploie aussi le *kekhieh*, calebasse creuse, munie d'un manche, et renfermant des cailloux.

Voici que la danse commence: quatre hommes légèrement penchés s'avancent, et, à pas mesurés décrivent un cercle en se tenant les uns derrière les autres; et toute la foule de répéter, non sans monotonie: «Hoï! Hoï! Hé! Hé! Hé!» Les femmes se mettent bientôt de la partie, s'avançant deux à deux et s'appliquant réciproquement la main gauche sur le dos. Et la danse se prolonge ainsi, tandisque, par intervalles, on puise à flots dans le *caoui*[1].

Ce n'est pas le génie industriel qui fait défaut aux Mongoyos. Leur poterie d'argile, par exemple, est faite avec beaucoup d'art. Indépendamment des armes et de divers ouvrages, ces Indiens vendent aux Européens des chandelles de cire qui répandent en brûlant une odeur agréable.

Les femmes sont très habiles à filer le coton. Elles tissent p. e. des sacs faits de cordons de coton, en lui donnant une couleur jaunâtre à l'aide de la teinture de *catuà*. Ces sacs qui servent à la chasse sont fort solides, bien qu'un peu pesants[2].

Mais là où se révèle encore plus le luxe industrieux des Camacans, c'est dans le sceptre si soigneusement poli qui servait naguère au chef, et dans le *charo*, cette coiffure de plumes dont nous avons déjà parlé[3].

Les Mongoyos ont aussi des armes bien travaillées. Ainsi leur *couang* (arc) est fait de brauna, dont la couleur est noire; sur toute la longueur du côté antérieur l'arme a une rainure un peu moins profonde que celle de l'arc des Machacalis. Très élastique et très vigoureux le *couang* excède la taille d'un homme.

Les flèches (*hoag*) sont aussi artistiquement travaillées: au dessous de la pointe est un long appendice de bois de brauna; ce n'est que plus bas que commence la hampe qui est en roseau et qui est ornée de plumes bariolées.

---

[1] Cf. MAXIMILIEN DE WIED, p. 168.

[2] FERDINAND DENIS, p. 300 «As mulheres tecem com não vulgar engenho, e tingem de varias côres, especies de saccos e rêdes que os homens levão sempre á caça.»

[3] Ce bonnet est composé de plumes de perroquet et de *jurú*. Certaines tribus de l'Amazonie et des Guyanes possédaient des coiffures semblables.

Ils ont aussi des flèches de parure, minces et déliées, soit de bois de brauna, soit de brésillet[1].

Leur médecine est primitive; ordinairement on laisse tranquillement le malade dans l'indifférence. Cependant on n'ignore pas les emplâtres d'herbes mâchées, certaines décoctions et l'usage salutaire des bains. On ne doit pas oublier non plus l'usage de fumer les malades, ainsi que le pratiquent les *bogaï* des Arouaks.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la vie de famille.

La femme, comme chez la plupart des sauvages, est traitée avec rudesse. Et même le prince de Wied (*loc. cit.*, p. 166) est trop optimiste en disant que les Camacans ne battent pas leurs femmes; car nous possédons des griffes d'once qui ont servi à châtier les pauvres créatures du sexe féminin.

Les jeunes gens arrivent à la puberté vers 15 ou 16 ans, mais ils se marient plus tard. Une fois leur choix fait, ils surveillent leurs femmes avec un soin jaloux, et punissent impitoyablement toute faute contre la fidélité[2].

III° Religion.

Sur ce chapitre nous puiserons la plus grande partie des renseignements dans la relation du P. Ludovico Liorne.

Au point de vue religieux, les Camacans sont en plein fétichisme, c'est-à-dire daus la seconde des trois étapes suivies par les Amérindiens dans leur évolution religieuse. Car ils admettent une foule d'esprits qui sont les âmes des morts; c'est à eux qu'ils adressent leurs prières. Ils les redoutent et les croient responsables des éclipses et des orages; ils se figurent même que les onces et autres animaux féroces ne sont autres que les hommes qu'on a maltraités autrefois sur la terre et qui reviennent se venger. Il est vrai, ils croient à un souverain Dieu ou *Gueggiahora* («être suprême»), qui, bien que invisible, habite au-dessus des astres qu'il gouverne; mais ils ne lui rendent aucun hommage d'adoration; voilà pourquoi ils n'ont pas encore atteint le dernier stade des religiosités américaines. D'un autre côté, et c'est un nouveau confirmatur de la «loi des trois étapes[3]» dans le Nouveau Continent, ce fétichisme camacan, second étage des croyances indiennes, est au dessus du magisme; celui-ci, en effet, a laissé des traces évidentes comme le *kekieh* (ou *maraca*), le chien tabou et les fumigations des malades.

---

[1] Ferdinand Denis, p. 300 «As armas dos gueirreiros são mais elegantes que entre as outras tribus de Tapuyas. Seu arco *(cuang)* feito de madeiro de brauna, é d'uma linda côr escura e primorosamente polido; suas frechas são com o maior cuidado fabricadas, e ha mesmo uma especie a que chamão frechas d'adorno, feitas com tal primor que o escritor, que pela primeira vez da a descripção d'estas armas, não encontra facilmente expressões para pintar o assombro que a sua perfeição lhe causou.»

[2] Martius, p. 695: «Die männlichen Camacans erreichen die Pubertät im fünfzehnten oder sechzehnten Jahre, pflegen aber erst später ein Weib zu nehmen, welches sie mit der strengsten Eifersucht bewachen, und bei Verletzung der ehelichen Treue grausam. bestrafen.»

[3] Il va sans dire que nous ne préjugeons rien en faveur de la théorie de Tylor. Car ce sera toujours un sophisme d'identifier le sauvage actuel avec l'homme préhistorique, et celui-ci avec l'homme originel.

Quant aux esprits, ce ne sont que les âmes des défunts. Celles-ci cependant n'obtiennent leur complète liberté qu'avec la putréfaction achevée. A partir de ce moment, elles parcourent les forêts, assistent aux conversations, aux danses, et sont les témoins de toutes les actions. Elles volent sans cesse dans l'espace éthéré qui sépare le ciel de la terre et ne quittent jamais ce paradis de bonheur, si ce n'est pour s'incarner de nouveau, par voie de métempsycose[1].

Les rites religieux sont subordonnés aux croyances. Aussi dès qu'un malade meurt, la troupe de ses amis se réunit aussitôt autour du cadavre; et, la tête penchée sur le mort, hommes et femmes poussent des hurlements terribles.

On laisse fort longtemps le cadavre sans enterrement. «Et avant de procéder à l'inhumation du cadavre devenue alors indispensable, on met d'abord dans la fosse une tasse nommée *couï*, ensuite une petite marmite de terre remplie de *caoui*.» Et dans la tombe, auprès du cadavre, ils placent des arcs et des flèches; après quoi ils ferment la fosse.

Les Camacans sont polygames, mais ne se marient jamais entre frère et neveu.

Le vol, la calomnie, l'homicide et l'adultère sont de grands crimes; mais le fait qu'ils pardonnent eux-mêmes ces fautes, montre qu'ils n'ont pas une idée bien élevée de la loi morale.

IV° Langue[2].

La langue des Camacans est peu harmonieuse; elle abonde de sons nasaux et gutturaux, et de plus les Indiens coupent brusquement la fin des mots.

fille *krani*
fils *kraning, camaio*
frère *kejackguanang, ato*
mari *geitscheni*
mère *deuzeuhda, totzöhntan*
père *geurtan*
jeune fille *nihiranggea*
sœur *sacratan, jacrahada*
jeune homme *nihietang*
bébé *guaning, intan, kanion*
grand père *gkoong*
homme *cahé*
des hommes *tonil*
femme *achoum*
front *ackŭh*
langue *an köh tschiali*
main *guangöhni kreschi nighör — incrou*
mamelle *guaugöhn ingara*
nez *aenkoh ninikoh, indhien*
oreille *incoco, aenköhni kokah*
œil *aenkoh toh — Ingonto*
ouïe *inon*
bouche *aenkoh teiokah —*
dent *io* [*initago*
poitrine *guaentoh*
cou *inkio*
salive *jascho*
cheveu *iningé*
sang *schoh, iso*
ventre *anganiukoh*
nombril *guaeng ka*
barbe *loghé-guangdi*
jambe *guang-getsu*
bras *igihia*
doigt *guangöhni tsoh*
tête *inro*
cœur *nitodhi*
vilain *saon*
blanc *pai*
haut *indhé*
sûr *keschake dokoh*
associé *kotahroh*
gros *joghi*
beau *schiohoh — ingoti*
blond *ghkothohodh*
obscur *cloada*
fétide *schihioehk*
grand *tau, golodi*
étendu *juani*
muet *schackrik-há*
long *iroro — inéhé*
rouge *huenidhitoh*
vent *schikih*
feuille *erreh*
terre *eh, terré*
feu *tiakoh, hoghkoh*
étoile *piong, pinia*
lune *hathie — ié*
rive *hedoidhedan*
mer *zan hieh*
rameau *erreh*
pluie *zan ranca*
soleil *jotze*
tonnerre *zangorai*

[1] DEBRET, p. 18.
[2] Cf. MARTIUS, Glossarium linguarum brasiliensium, Leipzig, 1867, Silva Guimarães.

arbre *hé*
oiseau *honan*
bosquet *hinta*
chien *kaki*
chemin *ka*
chariot *kiona*
maison *tonvona*
chant *mingiah*
épine *incha*
couteau *keaio*
forêt *anto*
flèche *hain*
serpent *ti*
soleil *chiou*
crier *niang-kodi*
dormir *ioundoun*
se taire *aniounggon*
boire *inqua*
peindre *etitz*
tenir *dankoderef*
fuir *mainschepá*
manger *incona*
laver *ohorong*
sauter *jicko*
parler *schackrih moni*
cracher *ningkoah*
vivre *iphuih*
non *ho*
assez *koikih*
aujourd'hui *theonah, inon*
peu *tanfang*
beaucoup *hi*
demain *theru*
mais *kechou*
lui *hicamhi*
moi *itehgong* (ou) *micam*
mensonge *jooghuh*
nuit *coptagerih — onta*
jour *anhri*
prêtre *cama graram rokke-*
tabac *hiah* [*toh*
clerc *roketoh*
diable *schik-iah*
tatu *pa*
tapir *eceré*
racine *kiao*
sel *eschiki, schonki*
eau *sin*
banane *incron*
feu *jaron*
coq *sacha*
herbe *asso*
œuf *sacré*
oiseau *sata*
fourmi *tolmandona*
porc *conia*
1 *uhaetoh*
2 *ingu*
3 *ingu-tahueté*
4 *ing-hué*
5 *ueh-hié*
je veux aller *hamach aeng*
il a mangé *kou kiamon*
ce n'est pas bien *saon*
mort *chaonia*
caïman *oné*
singe *caona*
nègre *catocanata*
mourir *jouna*
mordre *imbro*
lait *anion*
mandioca *caion*

V° Histoire.

Sur l'époque précolombienne, on ne connaît rien. Martius, en se basant sur certaines coutumes, présume que cette tribu, habitait primitivement les campagnes et non les forêts[1]. L'usage du sel peut même autoriser l'hypothèse d'une tribu du littoral de la mer . . .; mais ce ne sont que des suppositions.

A l'époque de l'invasion portugaise, les Camacans occupaient les terres enserrées entre le Rio Pardo et le Rio de Contas. Ce fut le capitaine Yoão Gonçalves da Costa, un aventurier venu du Portugal, qui les soumit en 1806. Voici dans quelles circonstances. Les Camacans attiraient des soldats et les faisaient périr. Un de ces imprudents, échappé au guet-apens, vint raconter la perfidie des Indiens à Gonçalves da Costa. Celui-ci jura leur perte. A son tour, il invita les Camacans à un festin pendant lequel il les fit massacrer sans pitié; les Indiens échappés au carnage se réfugièrent dans les forêts. C'est à cet endroit que l'on fonda le village de Conquista, appelé ainsi, dit Saint Hilaire, «parce qu'en effet il a été conquis les armes à la main sur les indigènes[2]».

Le P. Capucin Ludovico de Liorne résida longtemps au milieu des Mongoyos, et c'est lui qui fonda le canton de S. Pedro d'Alcantara ou Ferradas.

Après ce missionnaire, les Camacans ont été visités par le prince de Wied, Martius et Saint Hilaire.

Depuis leur soumission aux Portugais, les Camacans (civilisés ou sauvages) ont été les auxiliaires des Européens contre les Patachos.

---

[1] *Loc. cit.*, p. 694.

[2] Voyage au Brésil, t. I, p. 452. — Par décret de l'assemblée provincale on éleva ce canton à la dignité de «villa imperial». — Cf. aussi Southey, Hist. of Braz. III, p. 692).

VI° Généalogie ethnographique des Camacans.

Les Camacans, sans contredit, se rattachent à la grande famille des Gés, dont la branche centrale est formée par les Cayapos et les Timbiras du Maranhão et les Akuens. Ils sont une des nombreuses tribus dérivés des anciens Aymorés.

1° Cette origine trouve un premier appui dans la parenté des langues, autant du moins que celle-ci peut se retrouver chez les Amérindiens. Ainsi, «cheveu» en mongoyo se rend par *ké*, et en cayapo par *iquin*; oiseau = *chano* en camacan, et *ichuné* en cayapo; lune = *ié* en mongoyo, et *oua* en chavante, etc.

2° Les Gés orientaux ne connaissent pas l'usage des hamacs, ce que nous avons vérifié chez les Camacans.

3° L'épreuve de la course, en portant un fardeau, existe pareillement chez les Timbiras et chez les Mongoyos; ainsi que la présence du sel pour assaisonner les aliments.

4° Le voisinage des Patachós, des Cotochos, des Boruns etc. en est aussi un nouveau «confirmatur».

Relation du P. LUDOVICO LIORNE[1].

(Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, manuscrit 11431.)

«Relation abrégée sur les coutumes et la religion des Indiens Camacães, envoyée au Chanoine Magistral BENIGNO JOSÉ de Carvalho et Cunha, par l'illustre missionnaire barbadinho[2] Frei LUDOVICO qui résidait parmi eux».

«Les sauvages Camacães, cachés dans les forêts du district d'Ilheos, à la vue des astres lumineux du firmament reconnaissent qu'il est un être invisible pour les dominer et les diriger dans leurs rotations et mouvements périodiques. Ils le nomment, dans leur langue, Gueggiahora, ce qui signifie dans notre idiome Etre suprême.

«Leur entendement grossier ne leur permet pas de raisonner pour déceler dans cet Etre souverain les attributs qui le rendent digne d'adoration. D'où il résulte que chez eux, il n'y a ni culte, ni vestige de religion. Ils savent aussi que ce Dieu voit tous les phénomènes sensibles. Et comme de cette science divine ils n'ont qu'une idée confuse, privée de raisonnement, leur esprit inculte n'éprouve pour elle qu'un sentiment matériel d'admiration momentanée, et rien de plus.

«Ils admettent l'immortalité de l'âme, et se figurent qu'après sa séparation d'avec le corps, elle ne se retire pas tant que le corps n'est pas totalement putréfié et corrompu. Ils pensent que les âmes délivrées du corps parcourent les bois, assistent aux conversations et aux danses, et qu'elles sont témoins de leurs actions; qu'elles volent à travers l'atmosphère, ou à travers l'espace existant entre la terre et la lune, qu'ils considèrent comme la demeure exclusive des âmes de leurs défunts et le lieu de leur repos.

---

[1] C'est l'«Anthropos» qui publie pour la première fois ce mémoire intéressant, œuvre d'un Capucin du couvent de Bahia, le P. LUDOVICO LIORNE.

[2] Littéralement *barbu*; c'est le terme populaire pour désigner les religieux à barbe, et spécialement les Capucins.

«Ils prennent l'éclipse de la lune pour le signe certain de l'indignation de ces mêmes âmes, à cause d'un crime commis par eux, et, tant que la planète ne réapparaît pas totalement, ils se cachent, et se mettent en défense contre les bêtes féroces, dirigées, disent-ils, par une âme qui entre dans le corps de ces animaux pour se venger, par des morsures et des dégâts, d'une offense faite.

«L'un d'eux vient-il à mourir ou se trouve-t-il sur le point de mourir, tous se réunissent autour de lui; et à peine a-t-il expiré que le parent le plus proche lui exprime ses sentiments de douleur, accompagnés de pleurs. Et ensuite tous ensemble ils se mettent à pleurer de la même façon, jusqu'à l'heure de l'enterrement.

«*Leur sépulture est une fosse bien garnie de bâtons et de feuilles*, dans laquelle ils déposent le cadavre placé dans un tronc d'arbre ou une écorce d'arbre, en guise de cercueil; et après avoir achevé de couvrir la partie supérieure, ils remplissent de terre cette fosse, au milieu de cris plaintifs.

«Ils sont polygames, mais jamais ils ne se marient entre frères ou neveux[1].

«Le vol, la calomnie, l'homicide et l'adultère sont les grands crimes qu'ils reconnaissent pour tels, les réprouvent, et qu'ils vengent ou pardonnent eux-mêmes.

«Ils vivent sans remords; car ils ne savent pas qu'il y a un Dieu juste et rémunérateur: voilà pourquoi point de supplices, point de sacrifices, et aucun acte d'expiation.

«Ils se promènent tout nus; leur alimentation consiste dans la chasse, la pêche, les batates, le miel, et autres produits agrestes dont les forêts abondent. Ils vivent tous en commun, et s'entr'aident mutuellement dans les différentes nécessités de la vie.

«Dans ce système brutal dans lequel ils vivent, ils ne sont pas privés de lumière ni de connaissance suffisante pour discerner le bien et le mal, et les principes de la loi naturelle. A ceux qui obéissent à cette lumière et à ces principes, Dieu les a favorisés en leur envoyant un missionnaire pour les instruire, comme l'enseigne S. Thomas. Et beaucoup d'entre eux, plus de deux cents, ont été baptisés par moi-même. Ainsi j'ai vu pratiquement exécutée la doctrine du saint Docteur, avec la Providence manifeste de la grâce divine; et après avoir reçu le baptême, *enfants et adultes, plus de deux cents jouissent* maintenant de la félicité, etc. . . .»

[1] Nous traduisons littéralement.

Biblioteca Digital Curt Nimuendajú
www.etnolinguistica.org